

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

Trois colonnes à la une.

En fait, ça l'amusait. Elle avait déposé son papier rue de Lille, au septième étage, sur le bureau de la secrétaire, bien décidée à prendre la route aussitôt. Elle avait feint de croire que pour une fois, cela se passerait aussi simplement.

Depuis huit mois qu'elle travaillait au journal, c'était à chaque fois le même rite, immuable. Après avoir tranquillement frappé son article sur son ordinateur, que ce soit chez elle ou au bureau, elle l'expédiait immédiatement par courrier électronique afin que la mise en page puisse prendre de l'avance. Comme le lui avait appris Didier pendant sa formation, elle n'oubliait jamais d'en faire une copie sur disquette qu'elle archivait en lieu sûr. Mais le Dab ne l'entendait pas de cette oreille et exigeait que chaque unité rédactionnelle, fut-elle un entrefilet ou une annonce nécrologique, passe sous forme d'écrit papier sur son bureau « on fait dans la presse écrite, oui ou merde ? ».

Depuis qu'il avait créé « Le Loup pour l'homme », Auguste Sovérini était entré dans la légende du journalisme au côté de Lazareff. Certains l'appelaient même le Zola du troisième millénaire. A l'heure où disparaissaient les uns après les autres tous les grands quotidiens européens de la presse écrite, il s'offrait le luxe d'en faire paraître un nouveau. La sortie du premier numéro, le 1^{er} janvier 2001 fut salué comme l'un des plus grand coup de bluff de l'histoire du journalisme. Chacun était persuadé qu'il n'y aurait pas de numéro 2.

Il faut dire qu'il avait frappé fort. Plutôt que de donner dans la mièvrerie et de ratisser large, le temps que le journal se trouve un lectorat et la ligne éditoriale qui lui correspond, il avait pris bille en tête le gouvernement, l'opposition, les industriels et même ce qui restait des organisations syndicales sans oublier les différentes autorités religieuses. Tout le monde en avait pris pour son compte.

Deux millions d'exemplaires vendus et depuis trois ans, les ventes n'avaient cessé de progresser. Il pensait passer les quatre millions avec le numéro mille.

Le principe était simple : Le monde était en train de basculer, il fallait qu'un témoin objectif incontestable et sans concession puisse en rendre compte. Il s'était entouré d'un petit collectif de journalistes qui pour certains avaient fait leurs preuves aux quatre coins du monde, même si dans le même temps, d'autres achevaient tout juste leur cursus de formation. Ses deux premières exigences étaient la rigueur et l'honnêteté. Il payait de sa personne pour l'exemple.

A commencer par son identité, puisqu'il ne s'appelait ni Auguste, ni même Sovérini. Il ne demandait d'ailleurs à personne de l'appeler ainsi. Au journal, on ne parlait que du « Dab ». Deux journalistes d'investigation qui s'étaient payé le luxe d'une enquête aux conclusions douteuses sur son passé et son identité s'étaient vus épinglés dans le « Loup » le jour même où sortait leur reportage dans la presse concurrente. Le grand Thierry Laferté qui présentait le vingt heures sur la deux ne s'était pas non plus remis de la réponse que lui avait asséné le Dab à l'antenne quand il avait essayé de lui faire décliner sa véritable identité : « c'est vous le journaliste ? ». La petite phrase avait vite fait le tour des cocktails mondains et la chaîne publique avait dû nommer un nouveau présentateur. Les flics eux-mêmes s'étaient mis de la partie mais comme Sovérini ne conduisait pas et sortait peu, le contrôle d'identité n'était pas très facile. Le commissaire Siriel, promis à un brillant avenir, qui s'était pris à faire du zèle dut démissionner pour éviter de finir à la circulation. La justice pour sa part renonça à se ridiculiser.

Pour la partie rédactionnelle, il prétendait que tout un chacun est perfectible. Il classait les journalistes en deux groupes : ceux qui en ont, et les autres. A la question sur ce qu'il fallait avoir, il répondait invariablement que si son interlocuteur en avait eu, il n'aurait pas posé une aussi sotte question. Si la formule était triviale, il fallait pourtant reconnaître que celles et ceux qui l'entouraient n'en manquaient pas. De fait, au fil des numéros, on avait pu voir évoluer les rubriques sous la plume de chacune des signatures habituelles.

C'était ainsi qu'elle avait débuté, au sortir de son école de journalisme. Lectrice assidue du Loup, elle s'était amusée à rédiger quelques articles dans le style du journal. Ses amis à qui elle les faisait lire lui disaient invariablement « c'est pas mal, tu devrais l'envoyer... ». Che la menaçait

régulièrement de faire lui même l'expédition. Elle retournait toujours la situation en répondant qu'il devait encore lui en manquer un peu.

C'est la rage qui lui fit pourtant franchir le pas quand les ouvrières de chez Laurent Forge, entre Noël et le Jour de l'an, furent malmenées par les forces de l'ordre à Clamecy alors qu'elle ne demandaient qu'un peu de respect et de dignité. Elle rédigea son papier et le porta chez l'imprimeur qui diffusait le Loup.

C'était l'autre grande originalité que Sovérini avait mis en place : Une myriade de petits imprimeurs en réseau qui recevaient la maquette en ligne et pouvaient ainsi diffuser le quotidien à travers l'Europe, au mépris de la censure centralisée et des difficultés conjoncturelles.

L'imprimeur la regarda d'un air incrédule mais faxa le papier sans trop faire de difficultés. Elle fut pourtant plus surprise que lui quand, le lendemain, elle lut son nom en page quatre au bas de l'article qu'elle avait rédigé et dont le texte apparaissait en version intégrale. Ce fut, pendant la matinée qui suivit, le principal sujet de conversation de l'ensemble des étudiants. Ecrire dans le Loup, c'était se faire un nom à coup sûr, ce n'était sûrement pas le meilleur moyen de trouver du travail.

Sa plus grosse surprise fut sans doute pour le surlendemain quand elle reçut le mot du Dab : « Mademoiselle, à l'avenir, vous voudrez bien faire comme tout le monde et vous conformer aux habitudes de la maison en déposant vos articles directement sur mon bureau, signé Sovérini »

Elle avait ainsi dû s'habituer au quolibets de la profession, aux mises en garde des politiques et aux menaces du milieu. Trois ans, et toujours le même plaisir quand, après avoir déposé la trace écrite de son papier sur le bureau de Nelly, la secrétaire du Dab qui racontait depuis vingt ans à qui voulait l'entendre qu'il lui restait huit mois pour avoir l'âge de la retraite, elle entendait dans son dos la voix de basse du patron : « Mademoiselle, tu crois vraiment que les « Pas Tristes » vont gober ça ?

Bien sûr, la première fois, il lui avait fallu faire appel au lexique. « Mademoiselle », c'était elle, définitivement elle. Personne au journal ne l'appelait d'ailleurs autrement. Les « Pas Tristes » ouvraient leur Loup chaque matin et par delà l'actualité, commentaient la rédaction des articles. Ils venaient de dépasser les trois millions au début de cet été 2003.

Bien qu'elle fut pressée, elle s'attarda quelques secondes la main sur la poignée de la porte, et comme rien ne venait, elle ouvrit résolument le battant d'un geste ferme.... « Mademoiselle... ».

Le Dab était là. Pas plus que d'habitude, il n'avait eu le temps de jeter un œil sur le papier que Nelly lui tendait, mais il en connaissait pourtant la moindre virgule. Personne n'avait pourtant osé suggérer qu'il interceptait le courrier électronique. Elle osa :

- Je sais, c'est écrit avec les pieds, mais j'ai corrigé... sur le papier le paragraphe trois passe en seconde partie... j'ai envoyé mon mail un peu vite...
- J'ai vu, j'ai vu, c'est pas ça mais d'où sors-tu ces histoires de milices, de communautés, de risque d'éclatement de la République ? C'est des mots tout ça ! On est des journalistes, pas des prophètes ni des fouille-merde ! Tu crois...
- que les « Pas Tristes » vont gober ça ? Non seulement ils vont y croire, mais il vont pouvoir le vérifier sous peu. « On fait dans la presse écrite, oui ou merde ? ».

Décidément, cette petite lui plaisait. Depuis la création du journal il avait reçu tous les nouveaux. Il n'ignorait pas les consignes de prudence que Nelly leur prodiguait pour leur premier entretien : « Ecoute-le, regarde tes pieds, dis-lui oui monsieur, vouvoie-le même s'il te tutoie.... ». Elle, n'en faisait qu'à sa tête. Dès leur première rencontre, elle l'avait regardé au fond des yeux en répondant du tac au tac à son tutoiement. Tout se passait comme si cette montagne de chair de plus de deux mètres de haut qui terrorisait le monde journalistique la rassurait de ses cent soixante kilos. Sans quitter son sourire, elle semblait s'impatienter :

- Bon, tu le passes ou quoi ?
- Si je le passe, bien-sûr que je le passe...deux fois même ! Mais demain matin, tu ne sors pas de ton lit ! ils vont tirer à vue !
- Mais qui va tirer ?
- Mais tous ! tous !... les autres aussi d'ailleurs ! Tu démontes un complot contre la République, tu donnes des faits, des lieux, des noms... des noms, quels noms ! Si ce n'est pas les flics, c'est les gendarmes qui vont leur servir ta tête sur un plateau !
- Bon alors, tu coupes pas ?
- Non, non, je donne les titres et les inters à Jeannot... Je suppose d'ailleurs que c'est déjà fait...
- Alors salut Dab !

Elle n'avait pas traîné. La Deusche était prête au sous-sol, chargée pas plus qu'il ne fallait. Le petit flat-twin partit à la première sollicitation. C'était le dernier cadeau que lui avait fait son père, une superbe 2CV Citroën Charleston des années 80 découpée par un carrossier amateur en un fabuleux roadster. De somptueuses roues à rayons chromés donnaient à l'ensemble une touche étincelante. Elle savait qu'il ne fallait pas musarder, chaque heure compterait.

Elle passa Issoire peu avant minuit. Les premières éditions ne sortiraient pas avant six heures. De ce côté, les choses se présentaient plutôt bien. Pour le reste, elle n'allait pas tarder à vérifier la validité de ses écrits.

Le milicien lui rendit ses papiers d'un air sceptique. Elle pouvait lire au fond de ses yeux le nombre d'heures qu'il lui restait à vivre... selon lui, et selon toute vraisemblance.

Il n'avait pas tiqué sur la validité des papiers qu'elle lui avait présentés, ne s'était pas intéressé au chargement qui s'étalait à l'arrière de la deusche ni aux plaques minéralogiques dont les rivets brillaient sous les halogènes du poste de contrôle.

Evitant tout geste brusque, elle déposa le portefeuille sur la peau de mouton qui garnissait le siège de droite, elle engagea la première qui émit ce craquement si caractéristique de la petite Citroën de quarante-huit et elle attaqua les quelques virages qui la séparaient de la côte de Fix-Saint-Genest. Elle entendit le claquement sec des culasses d'armes automatiques puis plus rien. Rien que le balancement régulier du flat-twin qui montait doucement en régime. Seconde. Le halo disparut derrière le pan de roche. Elle éteignit les lumières de la voiture en entrant dans Saint-Georges d'Aurac et elle se lança dans l'ascension du col. Troisième. Ça tiendrait ce que ça tiendrait.

Le vent avait repris, moins fort que dans l'après-midi. Avec un peu de chance, elle échapperait à l'orage. Elle concentrait toute son attention sur la route qui se détachait fort mal par cette nuit couverte et sans lune. Il semblait qu'il y ait une activité sur les bords de la chaussée qu'elle attribua alors aux animaux de la forêt. De toute façon, avait-elle bien le choix ?

Plus loin, le dernier virage avant la rupture de pente. Puis trente mètres à découvert avant le muret. S'il existait encore... prendre le chemin des moutons...

Soixante-dix... soixante-cinq... soixante... il faudrait rétrograder... cinquante-cinq... seconde. Le ciel se zébra immédiatement de traits colorés et sifflants. La deux-chevaux tangua sous le coup de sa surprise et quitta la route par la droite, rebondissant sur les pierres de la draille. Le pneu avant gauche avait éclaté, victime d'un projectile ou d'un éclat quelconque. Au dessus du muret, quelques tirs sporadiques éclairaient encore le paysage. Elle était à couvert.

Il fallait réparer vite. Sébast avait insisté lourdement pour qu'elle s'entraîne les yeux bandés. Jusqu'au bout, il avait secoué la tête le regard vissé sur son chronomètre. Autour d'elle, les carcasses calcinées des automobiles lui rappelèrent vite que depuis six mois, seules passaient ici les Mercedes et les Toyota autorisées.

Bien sûr, elle aurait pu en voler une, mais elle n'aurait pas franchi les chevaux de frise deux kilomètres plus haut. Elle dut battre son record. Quand la deusche bondit enfin sur les cailloux, les armes parlèrent à nouveau. Plus légères. Plus près. Des fantassins....

Passé Roquemaure, elle dut ralentir. Le terrain était plus mou et les limites du chemin plus floues. La draille contournait la forêt de sapins par l'ouest et elle espérait rallier la nationale, ou ce qu'il en restait, d'ici l'aube. Le gué de la Tourve réduit à néant ses espoirs. Plus d'allumage. Il fallut tirer la voiture au sec à la force des bras avec l'aide dérisoire du petit palan à moufles. Camoufler, démonter, sécher, remonter dans le noir, essayer de dormir.

Che était pénible avec son habitude de la réveiller en pressant la pointe tendue de son index entre ses côtes. Elle grogna et se retourna sur le côté gauche. Il récidiva. Elle voulut se redresser brusquement pour s'emparer de ses mains et l'attirer vers elle mais la douleur fut fulgurante. Il lui sembla que le bâton de berger tenu par une blondinette de dix ou douze ans pénétrait au plus profond de sa poitrine. Elle renonça, essayant de faire un peu de ménage dans son esprit. Dans le soleil déjà haut, sa jeune interlocutrice (il y a des circonstances où être optimiste constitue la seule vision possible de l'avenir) ne paraissait guère plus rassurée que sa

compagne dont les couettes tirées à la façon des années soixante renforçait l'impression d'imaturité.

Parler. Reprendre le contrôle des événements. User de l'ascendant dont bénéficient les adultes sur ceux dont l'expérience se construit encore.

- bonjour... (pas fameux ni original, mais incontournable)
- ...
- je me suis égarée... je m'appelle Guérin, Noémie Guérin...
- ...

Elle tenta de se redresser sur les coudes, mais les mêmes causes produisant les mêmes effets, la sanction fut immédiate et bien que connue tout aussi douloureuse. Elle tenta un regard désespéré vers la plus jeune qu'elle estima alors plus vulnérable. Il s'ensuivit un dialogue en patois qui eut au moins le mérite d'expliquer le mutisme des deux fillettes. C'en fut le seul intérêt puisqu'il ne la renseigna ni sur ce qui lui arrivait, ni sur son avenir immédiat.

Par quel moyen avaient-elles prévenu les bergers, toujours est-il qu'ils arrivèrent de partout. Trois tout d'abord, puis neuf ou dix. Avec des chiens. Plus brutaux, les bergers... les chiens aussi. Elle perdit connaissance sous les coups, dans une position dérisoire, retenu par ses seuls poignets noués derrière un chêne vert, incapable de répondre à leurs questions qu'elle ne comprenait pas. La seule chose dont elle était certaine c'est qu'ils avaient aussi peur qu'elle.

Les hommes avaient cessé de s'occuper d'elle. De toute évidence, ils attendaient quelqu'un. Elle perçut l'imminence du dénouement quand les deux gamines interrompirent leurs jeux et se précipitèrent vers le chemin pour accueillir le nouveau venu. Le visiteur portait jupon et robe de toile, on l'aurait dit tout droit sortie d'un tableau médiéval. Elle s'enflammait dans un patois rocailleux avec les bergers, mais c'est dans un français impeccable qu'elle lui adressa la parole.

- Noémie Guerin est morte l'an passé... Là-bas, derrière le chêne, c'est sa voiture... C'est passé dans le journal... c'était ma sœur.
- Vous lisez un journal ?
- Oui le Loup... Il n'y a à peu près que ça qui puisse encore se lire !
- C'est moi qui ai écrit l'article sur Noémie.
- Vous êtes journaliste au Loup?

- Oui, j'écris la chronique sociale en page quatre.
- Alors pourquoi avoir dit que Noémie avait été agressée ?
- Ce n'est pas exact ?
- Si, mais l'enquête de gendarmerie a conclu à l'accident, alors ?

Le cercle s'était resserré autour des deux femmes. Elle réalisa qu'elle avait de nouveau les mains libres quand elle les vit qui dansaient devant son visage pour ponctuer son propos. La discussion se prolongea fort tard dans la nuit. En fait, il s'agissait d'un long monologue entrecoupé de brèves traductions pour les bergers au cours duquel elle leur exposa ses craintes et leur révéla que son reportage sortant au matin, elle comptait trouver refuge auprès d'une des communautés qui s'était constituées en Cévennes et en Vivarais. La petite troupe d'hommes qui l'entourait, bien que ne comprenant pas un mot de la langue du père Hugo, buvait ses paroles en les commentant vivement en patois. Le Dab avait raison, les « Pas tristes » sont toujours imprévisibles.

La nuit commençait à pâlir quand trois violentes explosions déchirèrent le silence, à quelques centaines de mètres de là. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années fit irruption. Il était noir de suie et de poussière et son débit rapide montrait bien l'urgence de la situation. La sœur de Noémie traduisit :

Ils te cherchent, mais pour l'instant, la voie est libre. Le temps qu'ils se remettent de leurs émotions, tu seras en Gévaudan. Joseph te guidera jusqu'à Langogne.

Le petit roadster briqué et réparé reprit la route, ou plutôt les chemins de traverse plus ou moins bitumés sous la conduite de son guide qui bien entendu, ignorait tout de la langue d'oïl. Il la quitta juste avant de franchir le pont à l'entrée de la ville. C'était jour de marché et mis à part une file impressionnante de camions militaires qui stationnait le long de la grand-rue, tout paraissait calme.

Sortant de chez Fourniol, elle avisa le petit vendeur de journaux qui démarrait sa tournée après s'être approvisionné.

- L'homme est un Loup pour l'Homme, demandez le Loup !... La France livrée aux milices, un complot contre la République !... L'homme est un Loup pour l'Homme, demandez le Loup !...

Le gamin après une brève respiration s'apprêtait à clamer son slogan suivant, mais un petit groupe de soldats sorti d'on ne sait où lui arracha sa

liasse de journaux tandis qu'une escouade complète se ruait chez Fourniol en brisant vitres et portes sur son passage.

Elle réalisa soudain l'imminence du danger et bifurqua par le faubourg. Sa manœuvre n'était pas passée inaperçue et en arrivant au sommet de la côte, quand le bruit du moteur diminua un peu, elle entendit nettement les véhicules qui s'étaient lancés à sa poursuite. Elle ne tiendrait pas longtemps.

Que faire d'autre pourtant que d'entrer toujours plus vite dans les virages, freiner un peu plus tard... freiner ! Au rythme où les tambours chauffaient, il ne faudrait pas compter longtemps sur eux.

Elle eut encore le temps de se remémorer le Pentathlon Rural que son frère avait gagné l'année précédente dans des circonstances un peu similaires, puis elle déboucha sur la corniche. Du plat ! En surrégime, le petit flat-twin faisait merveille. L'ingénieur Boulanger en la voyant aurait été fier de sa suspension. Entrée à près de cent dans le virage, à fond de troisième, elle ne vit le camion qu'au dernier moment. Rocher à droite, précipice à gauche, debout sur les freins elle n'eut plus qu'à fermer les yeux.

La deusche rebondit sur la rampe d'accès et vint s'écraser mollement au fond de la remorque sur les bottes de foin mouillé. Une fois le hayon refermé, le semi reprit tranquillement sa route. Il s'arrêta un peu plus loin sur le bas-côté pour laisser passer une bande d'excités en voiture à gyrophare poursuivant on ne sait quoi. Il les croisa de nouveau d'ailleurs vers La Bastide, un peu calmés, tous feux éteints, qui remontaient vers le nord.

Pour accéder au mas, elle dut finir à pied. Le Vieux avait fait descendre un énorme rocher sur le chemin, histoire « d'emmerder les cognes quand ils viendraient le chercher ». Le raisin sur la treille sauvage était un peu en avance, mais encore trop vert à son goût. Il semblait que personne ne l'attende. Au loin, elle entendait le camion qui gravissait la côte du barrage vers Bessèges.

Elle gravit les dernières marches et poussa la porte de la grande salle. Au fond, la mère debout devant son fourneau préparait déjà le repas de midi.

Le vieux, caché derrière son journal grommelait qu'il ne trouvait pas l'article de sa fille en page quatre.

A la une, en lettres énormes sur trois colonnes, le Loup titrait : « Le complot des milices ». Plus bas, une photo du Dab attira son attention. « Auguste Sovérini, arrêté à l'aube, refuse de dévoiler sa véritable identité, ses sources et l'endroit où se cache notre rédactrice des chroniques sociales. Les premières éditions du « Loup pour l'Homme », diffusées sur le réseau, ont été saisies chez la plupart de nos imprimeurs ».

Le Vieux daigna enfin baisser son journal et lui aboya en signe de bienvenue :

- T'avais vraiment besoin de faire tout ce foin pour prendre ton congé de maternité ?